

Ambassadeurs ou chercheurs ? Les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la IIIe République

In: Genèses, 14, 1994. pp. 42-62.

Citer ce document / Cite this document :

Charle Christophe. Ambassadeurs ou chercheurs ? Les relations internationales des professeurs de la Sorbonne sous la IIIe République. In: Genèses, 14, 1994. pp. 42-62.

doi : 10.3406/genes.1994.1212

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1994_num_14_1_1212

AMBASSADEURS OU CHERCHEURS ?

LES RELATIONS
INTERNATIONALES
DES PROFESSEURS DE
LA SORBONNE SOUS
LA III^e RÉPUBLIQUE

Christophe Charle

La période d'intense nationalisme qui commence à la fin du XIX^e siècle a correspondu en même temps à une phase de développement des échanges internationaux dans tous les domaines. Les universités, notamment en France et en Allemagne n'ont pas échappé à ce phénomène paradoxal : l'affirmation de chaque culture nationale se fait sentir au travers même des échanges intellectuels de plus en plus intenses entre nations. Des travaux achevés ou en cours, se sont attachés à analyser les efforts déployés, par exemple après la réforme universitaire française des années 1880, pour attirer en France des étudiants étrangers (notamment américains) qui faisaient auparavant surtout leurs études en Allemagne¹. En revanche, le versant complémentaire, l'étude de la mobilité internationale des professeurs et de leurs relations avec l'étranger n'a encore jamais été entreprise systématiquement.

Ce rôle international des professeurs est pourtant essentiel à trois titres. Au-delà de la période fondatrice où les missions en Allemagne ont eu une fonction décisive pour la prise de conscience des réformes nécessaires², les relations universitaires avec l'étranger ont contribué à mettre au jour les nouveaux dysfonctionnements ou les besoins non satisfaits par le système universitaire français au cours du premier XX^e siècle. Retracer l'évolution de l'attitude des professeurs français vis-à-vis du monde extérieur, c'est aussi déterminer leur degré d'intériorisation du modèle de l'universitaire-chercheur, membre d'une communauté disciplinaire internationale en voie de constitution à cette époque. En sens inverse, la politique d'invitations de la Sorbonne est toute aussi significative du style des relations intellectuelles internationales des universitaires français et de ses liens avec les équilibres diplomatiques à cette époque. A travers l'orientation de

1. Cf. notamment George Weisz, *The Emergence of Modern Universities in France (1863-1914)*, Princeton, Princeton U. P., 1983, pp. 252-269 et l'enquête européenne de Victor Karady dont les premiers résultats ont été présentés lors du colloque de Bochum (novembre 1992).

2. Cf. mon article, «L'élite universitaire française et le modèle universitaire allemand (1880-1900)», dans Michel Espagne et Michaël Werner (éds), *Transferts. Les relations intellectuelles dans l'espace franco-allemand*, Paris, Édition Recherche sur les civilisations, 1988, pp. 346-358.

ces relations, on peut déterminer quel rôle social privilégient les professeurs de l'enseignement supérieur, selon qu'ils pratiquent tel ou tel mode d'échange, se rendent dans telle ou telle aire géographique et s'associent étroitement ou non aux volontés officielles.

Pour traiter ces différents aspects, il est nécessaire de mettre en œuvre une approche rigoureuse et comparative alors que, trop souvent, on s'appuie sur des impressions qualitatives tirées des écrits contemporains ou sur des indicateurs approximatifs. J'ai donc tenté de reconstituer systématiquement les réseaux internationaux dans lesquels étaient insérés les professeurs (lettres et sciences) de Paris et de Berlin des années 1880 aux années 1930³.

Genèse des échanges institutionnels

Pour comprendre la dynamique d'ouverture ou de fermeture que révèlent ces échanges, il faut, au préalable, retracer la genèse de ceux-ci en partant des institutions qui les ont pris en charge. Il ne s'agit pas pour autant, comme dans une histoire institutionnelle classique, de revenir à une vision instrumentale où les acteurs ne sont que des «pions» déplacés par les instances officielles. On essaiera au contraire de montrer comment les générations universitaires considérées ont plus ou moins répondu aux sollicitations émanant des nouvelles institutions. Le caractère interactif du processus est d'autant plus important que les initiateurs des nouvelles procédures d'échange ou de confrontation sont aussi bien des universitaires reconnus que des représentants de la jeune génération qui ouvrent la voie à leurs collègues avant même que l'administration ne mette en place les structures fixes nécessaires.

Depuis 1905, l'Université de Berlin, sur les incitations du gouvernement prussien, et les deux principales universités américaines de la côte Est (Harvard et Columbia) échangeaient des professeurs chaque année⁴. Dès l'année suivante, Émile Boutroux, professeur de philosophie à la Sorbonne, attire l'attention de ses collègues français sur cette politique décidée au plus au niveau lors de la visite de Théodore Roosevelt en Allemagne et qui s'inscrit dans le cadre de la *Weltpolitik* de Guillaume II. Dans une lettre envoyée à la *Revue internationale de l'enseignement*⁵, il cite notamment un large extrait d'un texte du recteur de l'Université de Berlin, Hermann Diels, vantant les effets

3. Cette étude fait partie d'un projet plus large sur les échanges intellectuels universitaires où sont aussi envisagés d'autres aspects non traités ici, faute de place, comme les missions sur le terrain et la participation à des congrès internationaux. Le rassemblement des données a été facilité par une bourse de la fondation Humboldt (Bonn) et par les crédits accordés à l'auteur dans le cadre de l'appel d'offres «Intelligence de l'Europe» du Ministère de la recherche. On trouvera les résultats d'ensemble dans le rapport de fin de recherche «Les réseaux intellectuels européens (1890-1950)» et dans un ouvrage en préparation, *L'Université impossible*.

4. Cf. Bernard vom Brocke, „Der deutsch-amerikanische Professorenaustausch: preußische Wissenschaftspolitik, internationale Wissenschaftsbeziehungen und die Anfänge einer deutschen Auswärtigen Kulturpolitik vor dem ersten Weltkrieg“, *Zeitschrift für Kulturaustausch*, 31, 1981, pp. 128-182.

5. Revue citée, 1906, t. 52, pp. 42-43, lettre datée du 28 juin 1906.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

positifs des échanges germano-américains. Boutroux conclut son article en ces termes :

«Il ne s'agit pas ici, M. Diels le sent et le dit à merveille, de tendre à effacer les caractères propres des diverses Universités et à les ramener toutes à un type unique, ce qui serait nuisible à la science même, mais, en faisant profiter chaque Université des acquisitions et du progrès des autres, de lui permettre de se développer plus puissamment et plus utilement selon son génie propre. A ce noble concours des représentants de la science pour la grandeur de leur pays et pour le bien et l'honneur de l'humanité, quel savant français ne serait pas jaloux de prendre part⁶ ?»

Par cet appel, cette figure dominante de la nouvelle université française incite à systématiser les relations ponctuelles avec les universités étrangères qui étaient apparues dès la fin du XIX^e siècle. Celles-ci se résumaient surtout à des conférences suscitées par des solennités académiques : centenaires, rencontres à l'occasion d'un congrès international, cérémonies d'hommage à une grande figure⁷. Ainsi, depuis 1897, la fondation Hyde permettait à un professeur américain de faire cours un an à la Sorbonne, mais, à l'évidence, il s'agissait-là plutôt de conférences assez générales destinées aux anglicistes⁸. De même l'Alliance française et plusieurs fondations américaines aidaient l'envoi de conférenciers français dans les universités américaines : F. Brunetière, R. Doumic, G. Deschamps, É. Boutroux, G. Fougères, G. Michaut, J. Hadamard, A. Le Braz sont ainsi partis outre-Atlantique⁹. Il faut attendre 1909 pour que l'institutionnalisation des échanges souhaitée par Boutroux se réalise. C'est en effet le voyage de Joseph Bédier, professeur au Collège de France, qui, selon Gustave Lanson, «marqua une date¹⁰». Il ne s'agissait plus de conférences mais de leçons pendant deux semaines dans chacune des cinq universités de l'Est. L'enseignement du maître français de la littérature médiévale a permis aux Américains, traditionnellement tournés vers l'Allemagne, de prendre conscience des progrès de l'érudition française. A la suite de ce succès, des accords sont passés entre l'Université de Paris, Columbia et Harvard. Le mérite en revient en partie aussi à une fondation de trente mille francs du mécène de l'Université de Paris, Albert Kahn en 1909. Celui-ci complète ainsi, pour les professeurs, ses efforts pour faire découvrir le monde aux étudiants grâce à ses fameuses bourses «Autour du monde».

6. *Ibid.*, p. 43.

7. Voir les rapports du conseil de l'Université de Paris régulièrement publiés dans la *Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur* ; par exemple, 1899-1900, p. 49 : entrevue entre le recteur Gréard et William Harper, président de l'Université de Chicago ; 1900-1901, pp. 27-28 : délégation pour le 9^e jubilé de l'Université de Glasgow et envoi de J. Hadamard à la cérémonie du 200^e anniversaire de la fondation de Yale ; 1901-1902, pp. 34-35 : délégation envoyée à Oxford pour le 3^e centenaire du fondateur de la bibliothèque, Thomas Bodley (8-9 octobre 1902) ; 1902-1903, p. 63 : décision de participation au Congrès de Saint-Louis (États-Unis) en 1904.

8. En 1911, par exemple, Finley, «président du collège de la ville de New York», est venu parler, en anglais, de «l'œuvre des pionniers français en Amérique» (*ibid.*, p. 56).

9. Cf. «En l'honneur des universités Columbia et Harvard, discours de René Doumic», *Revue internationale de l'enseignement*, 1913, t. 66, pp. 91-109, notamment p. 92 et *Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur*, 1897-98, p. 39, 1900-1901, p. 28.

10. Gustave Lanson, «Trois mois d'enseignement aux États-Unis, octobre-décembre 1911», *Revue internationale de l'enseignement*, 1912, t. 64, pp. 5-15, citation p. 6.

La convention d'échange avec Harvard précise que, chaque année, un professeur de Paris doit y faire un cours trimestriel. Le premier titulaire de cette charge est le byzantiniste Charles Diehl¹¹. La convention signée entre l'Université de Paris et l'Université de Columbia fait fonctionner à frais communs une chaire française à Columbia. Gustave Lanson est le premier à découvrir l'Amérique dans ce cadre¹². Pendant ses trois mois à Columbia, Lanson effectue le même enseignement qu'à la Faculté des lettres. En remerciement, Columbia lui décerne un doctorat *honoris causa* à son départ. Le fondateur de l'histoire littéraire profite de son séjour pour donner des conférences à Boston, Harvard, Montréal, Yale, Smith College, Cornell, Detroit, Ann Arbor, Pittsburgh, Baltimore, Washington, etc., soit, en quatre-vingts jours, soixante leçons, cours et conférences¹³.

Parallèlement, à partir de 1908, des relations se développent avec les pays d'Amérique latine. Paul Appell, le doyen de la Faculté des sciences, préside un «groupement des universités et des grandes écoles de France pour les rapports avec l'Amérique latine» dont le secrétaire général est Ernest Martinenche, maître de conférences de littérature espagnole à la Faculté des lettres de Paris. En juillet 1910, le président des États-Unis du Brésil et celui de la République argentine sont reçus à la Sorbonne¹⁴. Des conférences de professeurs de pays d'Amérique latine ont régulièrement lieu à la Faculté des lettres de Paris tandis qu'inversement, l'Université de Buenos-Aires propose qu'un professeur de la Faculté de droit vienne y enseigner pendant un semestre. Dès 1908, sur l'invitation d'un de ses anciens élèves brésiliens, Georges Dumas, professeur de psychologie, s'était rendu au Brésil pour donner des conférences et organiser des laboratoires de psychologie¹⁵. Ernest Martinenche tente également l'expérience en 1910 à la faveur du Congrès scientifique international de Buenos-Aires et de l'inauguration de l'Université de Mexico ; il la renouvelle d'août à octobre 1911. Un accord officiel d'échange régulier est signé finalement en août 1913 avec l'Argentine mais est mis en sommeil à cause de la guerre¹⁶. A la même époque, à la Faculté des lettres de Paris, un «cours d'études brésiliennes» est inauguré par un académicien brésilien, Oliveira Lima en 1911, avec son pendant à la Faculté des sciences, en 1912. Un cours d'études françaises y correspond à Sao Paulo, tenu par Georges Dumas en 1912.

11. *Revue internationale de l'enseignement*, 1911, t. 61, p. 347.

12. Le premier désigné était Ferdinand Brunot, mais il n'a pu s'y rendre (*Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur*, 1910-11, p. 57). Dans l'article cité à la note 10, Gustave Lanson a fait un compte rendu détaillé de son expérience ainsi que dans un livre publié la même année sous le même titre chez Hachette.

Les autres renseignements institutionnels évoqués ici proviennent de cet article, notamment, p. 6.

13. G. Lanson, «Trois mois d'enseignement.», *op. cit.*, p. 9.

14. *Revue internationale de l'enseignement*, 1911, t. 61, p. 347.

15. Chronologie détaillée dans Gilles Matthieu, *Une ambition sud-américaine, politique culturelle de la France*, Paris, L'Harmattan, 1991, pp. 48 et s.

16. Notice sur Georges Dumas établie par lui-même dans Albert Guigue, *La Faculté des lettres de l'Université de Paris*, Paris, Alcan, 1935, pp. 246-47 ; *Enquêtes et documents relatifs à l'enseignement supérieur*, 1910-11, pp. 56-57 ; Gaston Delpy, «Ernest Martinenche», *Bulletin hispanique*, t. XLV, n°2, juillet 1943, pp. 164-174. Fondée en 1896, la Faculté de philosophie et des lettres de Buenos-Aires cherchait ainsi à s'affirmer et à se faire reconnaître de la patrie du «positivisme» (cf. Diana Quattrocchi-Woisson, «Argentine : périples et tourments d'une intellectualité excentrée», *Lettre d'information* n°21 du Groupe de recherche sur l'histoire des intellectuels, I.H.T.P., août 1992, p. 19 et Tulio Halperin Donghi, *Historia de la Universidad de Buenos-Aires*, Buenos-Aires, Eudeba, 1962 ; G. Matthieu, *Une ambition sud-américaine, politique culturelle de la France*, *op. cit.*, p. 51).

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

Celui-ci établit également des relations entre Rio de Janeiro et la Sorbonne qui se traduisent par des invitations de conférenciers brésiliens en 1913¹⁷.

Toutes ces relations nouées à la veille du premier conflit mondial se comprennent en fonction de la rivalité franco-allemande, responsable des modalités retenues aussi bien que des directions géographiques. De même que la création du doctorat d'université à la fin du XIX^e siècle visait à concurrencer le doctorat allemand et à attirer les étudiants américains, de même, pour la France comme pour l'Allemagne, il s'agit, à travers ces échanges, de conserver ou de développer leurs liens culturels avec le Nouveau Monde au sein d'une relation qui demeure inégalitaire entre les partenaires. Le choix des invités européens de la fondation Kahn le prouve également : il porte en priorité sur des professeurs appartenant aux petits pays d'Europe comme la Suède ou la Belgique. En 1911 par exemple, les professeurs Svante Arrhenius (Stockholm) et Maurice Wilmotte (Liège) prononcent des conférences à la Sorbonne¹⁸. Le Collège de France, grâce à la fondation Michonis (1903), fait venir également chaque année, à partir de 1905, un ou plusieurs professeurs étrangers. Les premiers hôtes sont également originaires des pays proches, francophones ou francophiles : on peut citer le suisse Édouard Naville, le belge Franz Cumont, l'italien Guglielmo Ferrero, le roumain Xénopol, les conférenciers francophones venus d'Amérique latine¹⁹.

Les invités à la Sorbonne

La politique d'invitation de professeurs ou de personnalités étrangères pour des conférences prolonge ces échanges institutionnels de professeurs. Là encore la rivalité franco-allemande apparaît tant dans la chronologie que dans la répartition géographique des invitations. Malheureusement, même en croisant plusieurs types de sources, il n'est pas possible de parvenir à un recensement exhaustif sûr, car les données restent lacunaires ou imprécises notamment pour l'avant-guerre, il faut donc prendre les résultats qui suivent, limités à l'entre-deux-guerres, comme des tendances plus que comme des comptages complets.

Ont été retenues, pour établir le tableau n°1, les invitations adressées par les facultés des lettres et des sciences et qui concernent aussi bien des enseignements d'assez

17. G. Matthieu, *ibid.*, p. 50.

18. *Enquêtes et documents, op. cit.*, p. 57.

19. Liste et historique dans *Annuaire du Collège de France 1981-82*, Paris, 1982, pp. 65-66 ; pour l'Amérique latine, G. Matthieu, *op. cit.*

longue durée que des conférences ponctuelles mais significatives de l'existence de relations intellectuelles privilégiées pour certaines spécialités rares²⁰. De 1926 à 1939, 279 invités ont donné des cours ou conférences dans le cadre de la Faculté des lettres ou de la Faculté des sciences, soit une vingtaine par an, avec un avantage sensible pour les scientifiques qui se signalent par une ouverture supérieure sur l'étranger : 147 invités contre 132.

Tableau n°1

Nombre de professeurs ou conférenciers étrangers par pays d'origine invités à la Sorbonne (1926-39).

Illustration non autorisée à la diffusion

Source : Rapports annuels des doyens publiés dans les Annales de l'Université de Paris.

20. Pour étudier systématiquement les invitations de professeurs étrangers à Paris, on ne dispose d'informations exhaustives qu'à partir de 1926, date de première parution des *Annales de l'Université de Paris*.

*Les deux dénominations sont nécessaires car certains universitaires, bien que d'origine russe, sont en fait des exilés qui n'enseignent plus dans leur pays d'origine.

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

La répartition par zone géographique n'est guère inattendue avec une prédominance écrasante de la vieille Europe (y compris l'URSS) : 228 contre 41 pour le Nouveau Monde et 4 pour les pays d'Asie, Perse, Chine et Inde. En revanche, les diverses parties de l'Europe sont très inégalement représentées.

La Sorbonne, dans sa politique d'invitations, reproduit les tropismes du Quai d'Orsay. Elle témoigne d'une prédilection particulière pour les petites nations et notamment les nations neutres (choix déjà présent, on l'a vu, avant 1914 pour les enseignements à l'étranger de ses professeurs) mais n'entretient, proportionnellement, que peu d'échanges d'enseignants avec les nations culturellement importantes. L'ensemble des petits pays d'Europe centrale et orientale, en situation de clientèle culturelle ou diplomatique, envoient deux fois plus d'universitaires que la Grande-Bretagne, pourtant géographiquement proche et alliée privilégiée. De même, les petites nations neutres d'Europe du Nord sont trois fois plus présentes dans les amphithéâtres de la montagne Sainte-Genève que la grande puissance universitaire des États-Unis (97 contre 31). La France se désintéresse aussi, semble-t-il, de ses sœurs latines²¹, tandis que le déficit de relations avec l'espace germanique et russe se comprend facilement en fonction du contexte diplomatique général.

Ces données globales présentent cependant des variations significatives selon que l'on considère l'ensemble des lettres ou des sciences. Ces dernières, plus ouvertes globalement, sont aussi plus éclectiques dans leur politique d'invitation que les disciplines littéraires. Deux indices sont significatifs. Les universitaires des pays boycottés dans les années 1920 (l'Allemagne et, à un moindre degré, l'Autriche) sont réinvités plus vite et en plus grand nombre qu'en lettres. Treize Allemands et trois Autrichiens prononcent des conférences dans la partie scientifique de la Sorbonne, alors qu'ils ne sont que respectivement cinq et zéro à le faire à la Faculté des lettres. Outre les obstacles proprement institutionnels et culturels, il faut invoquer ici la visibilité différente de visites de savants germaniques dans les deux facultés de la Sorbonne. Une conférence littéraire peut toujours attirer des amateurs ou recevoir un écho dans la presse. En sciences, si l'on met à part une célébrité atypique comme Einstein dont la visite à Paris en 1922, à l'invitation du Collège de France, suscite de larges commentaires dans la presse²²,

21. Ces statistiques seraient à nuancer du fait des implantations anciennes qui créent des échanges d'un autre type, non pris en compte ici, par l'intermédiaire de la Casa Velasquez, de l'École française de Rome, de l'Institut de Florence et de l'Institut d'études catalanes de la Sorbonne. Toutefois il est significatif que Henri Hauvette, au début des années 20, se plaigne que l'accord d'échange de professeurs et d'étudiants conclu entre la France et l'Italie, en mars 1919, ne soit pas vraiment suivi d'effets (Henri Hauvette, «Les relations universitaires et scientifiques entre l'Italie et la France», *Revue internationale de l'enseignement*, 1923, t. 77, p. 71).

22. Voir l'étude exhaustive de Michel Biezunski, *Einstein à Paris*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1992.

un spécialiste d'un secteur ésotérique ne s'adresse qu'à ses pairs et son séminaire est moins susceptible de susciter des commentaires ou des interprétations générales.

Les mêmes remarques peuvent être faites à propos d'un autre pays politiquement sensible, pour d'autres raisons, comme la Russie/URSS²³. On compte onze scientifiques pour trois littéraires. Cette plus grande neutralité des invitations au regard de l'environnement politique ou culturel, selon les facultés, apparaît aussi dans le fait qu'en sciences, les pays les plus lointains sont mieux représentés (par exemple les États-Unis, le Brésil, la Chine et l'Inde). En lettres au contraire, sont avantagés les petits pays d'Europe en direction desquels la diplomatie française déploie son entregent : Pays nordiques, Pologne, Hongrie, Pays Baltes notamment.

Tableau n°2

Fréquence, par discipline, du nombre de conférences faites par des invités à la Sorbonne.

Nbre de conférences	Lettres	Sciences
1	56	35
2	31	26
3	27	27
4-9	11	32
10-20	6	24
>20	2	1

La fréquence des conférences par discipline marque également les finalités différentes des invitations. Alors que, côté littéraire, la majorité des invités donne un seul cours ou une seule conférence (près des deux tiers parlent au maximum deux fois à la Sorbonne), en sciences, une proportion notable d'invités (39,3%) intervient quatre fois ou plus (soit en une seule fois, soit par des séjours répétés). Si la série de conférences a lieu en une seule fois, il s'agit d'un véritable enseignement suivi pour exposer aux auditeurs un domaine de recherche inconnu. En revanche, la conférence isolée, le cas le plus fréquent en lettres, implique soit un caractère formel, soit un sujet très spécialisé ou au contraire de culture générale. De même, les retours réguliers témoignent, en sciences, de l'existence de flux et de réseaux entre institutions à un niveau de communication véritablement scientifique²⁴. En lettres, cette pratique existe aussi mais à une moindre échelle et elle passe plutôt par d'autres voies : les invita-

23. Voir l'explication de cette double dénomination dans la note au tableau n°1. Inversement, la reprise des relations avec l'URSS et même les tentatives d'alliance durable facilitent l'envoi de savants soviétiques, tandis que, dans le même temps, des savants français se rendent à Moscou, pour des congrès ou des visites officielles.

24. Cf. le cas des nouveaux instituts de la Faculté des sciences comme l'Institut Henri-Poincaré étudié par Dominique Pestre dans cette perspective (*Physique et physiciens en France dans l'entre-deux-guerres*, Montreux, Paris, Éd. des archives contemporaines, 1984, p. 154).

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

tions au sein d'instituts spécialisés ou, inversement, les visites régulières des professeurs français dans les instituts établis à l'étranger, véritables têtes de pont à proximité des principales universités étrangères.

Cette période voit la floraison de ces structures avec les Instituts de Prague (1921), de Sofia (1922), de Varsovie (1925) qui s'ajoutent aux écoles fondées au XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle : Écoles d'Athènes, de Rome, Institut du Caire, Institut de Florence (1908), Institut des hautes études hispaniques (1909)²⁵.

Balance des échanges

A travers cette politique d'invitations, la Sorbonne et les instituts satellites cités apparaissent comme un élément essentiel du dispositif de rayonnement universitaire français, sauf dans certaines disciplines nouvelles comme les langues méridionales où des universités provinciales comme Toulouse, Bordeaux ou Grenoble prennent des initiatives autonomes. Mais l'engagement professoral va au-delà. Il faut mesurer, réciproquement, quelle est la part, dans le corps enseignant, des professeurs qui ont profité des structures d'échange mises en place avant 1914. Ceux-ci ont-ils rompu avec leurs habitudes casanières ou se sont-ils contentés de gérer le patrimoine que représente l'ancienne domination culturelle française dans certaines zones de la planète ? L'évolution de leur attitude à cet égard permettra, au-delà du discours et des dispositifs officiels, de discerner l'importance de l'étranger dans la nouvelle définition de l'universitaire. Ces données cependant, pour prendre tout leur sens, doivent être comparées aux statistiques établies pour la faculté de philosophie de Berlin et en fonction de la typologie des professeurs et des modes d'enseignement effectués à l'étranger.

Tableau n°3

Proportion des professeurs (lettres et sciences) de Paris et de Berlin qui ont au moins une fois enseigné à l'étranger.

25. Sur ces deux dernières institutions, voir Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger*, Paris, Cerf, 1993, pp. 315-319.

* Génération 1 : professeurs nommés jusqu'en 1908 ;

** Génération 2 : nommés à partir de 1909.

	génération 1*	génération 2**	moyenne	N=
Berlin sciences	17,7	30,0	24,0	18
Berlin lettres	18,5	36,8	27,9	31
Paris sciences	9,0	41,3	29,4	35
Paris lettres	8,7	49,5	35,3	58

La comparaison des deux échantillons n'est pas aussi défavorable à la France que l'indiqueraient certaines études antérieures limitées à une discipline²⁶ (cf. tableau n°3).

Globalement, la part des professeurs à la Sorbonne qui ont, au moins une fois dans leur carrière, enseigné à l'étranger est similaire, voire un peu supérieure, à celle de leur homologues de Berlin. Cette part va croissant dans le temps, ce qui confirme l'intensification des échanges universitaires internationaux. Mais le plus significatif est le rattrapage opéré par les Parisiens aux dépens des Berlinoises. La seconde génération met à profit la conjoncture politique de l'entre-deux-guerres et dépasse les professeurs allemands *personae non gratae* dans de nombreux pays (alliés ou neutres) du fait des mauvais souvenirs laissés par «l'appel des 93» et victimes d'un boycott international jusqu'à Locarno²⁷.

La dimension politique du phénomène apparaît dans l'évolution contrastée des lettres et des sciences. En sciences, la part des enseignants à l'étranger est supérieure proportionnellement en début de période. En revanche, les littéraires, d'abord réservés, jouent ensuite le jeu de l'enseignement à l'étranger dans l'entre-deux-guerres pour contribuer au rayonnement de la culture nationale au-delà des frontières, le contenu et le véhicule (la langue française) étant intrinsèquement liés. En sciences à l'inverse, le message se veut plus universel et peut donc passer plus précocement les frontières.

Cependant l'ésotérisme plus grand du message scientifique limite aussi par force l'éventail possible des pays de destination des enseignements à l'étranger des professeurs de Berlin ou de la Sorbonne, comme le montre le tableau n°4. Côté parisien, on dénombre en effet seize destinations étrangères différentes en lettres contre douze en sciences (si l'on exclut le cas particulier de Monaco). Côté berlinois, les chiffres correspondants sont treize et sept. L'ordre de fréquence des pays cités est homologue. A Paris comme à Berlin, la principale destination est constituée par les États-Unis, suivis par les pays appartenant au même espace linguistique : Belgique et Suisse romande d'un côté, Autriche et Suisse alémanique, de l'autre.

Côté français, certains tropismes, analogues à ceux trouvés pour la provenance des conférenciers invités, sont cependant inquiétants car trop «naturels» précisément : la Belgique l'emporte nettement sur les États-Unis chez les

26. D. Pestre, *Physique et physiciens en France dans l'entre-deux-guerres*, op. cit., pp. 149-168.

27. «L'appel des 93» est un manifeste rédigé par Wilamowitz, publié dans la presse en cinq langues, en octobre 1914, et signé par près de 4 000 universitaires allemands qui se solidarisent ainsi avec l'action de l'armée allemande depuis le début du conflit. Voir l'étude érudite de Bernhard vom Brocke, «„Wissenschaft und Militarismus“. Der Aufruf der 93 „An die Kulturwelt“ und der Zusammenbruch der internationalen Gelehrtenrepublik im Ersten Weltkrieg», in William M. Calder III, Hellmut Flashar et Theodor Linken (éd.), *Wilamowitz nach 50 Jahren*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1985, pp. 649-719 ; sur les conséquences intellectuelles internationales négatives à long terme de cette adhésion affichée des universitaires allemands au militarisme prussien, cf. Brigitte Schroeder-Gudehus, *Les scientifiques et la paix*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1978.

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

scientifiques parisiens, tandis que l'Angleterre ou l'Écosse sont quasi délaissées. Les savants français vont plus souvent porter la bonne parole dans les petits pays ou dans les pays dominés que dans les universités des pays dominants. Si l'on retient en effet l'ensemble des prestations à l'étranger, les distorsions sont encore accentuées du fait des réinvitations ou des cumuls des «vedettes» : on trouve alors seize invités en Belgique contre onze aux États-Unis, huit en Amérique latine contre un en Angleterre, sept en Roumanie contre trois en Allemagne. Comme l'a déjà montré D. Pestre pour les physiciens, les scientifiques français préfèrent être en position dominante et dans un environnement culturel francophile plutôt que de se trouver confrontés à de véritables situations de concurrence intellectuelle. En lettres, une tendance analogue existe. Cependant la plupart des invités à l'étranger, même dans un pays dominant, ne se trouvent pas dans la même situation qu'en sciences. Ils sont invités en tant que représentants d'une discipline qui a partie liée avec la spécificité de la culture française ou comme spécialistes du pays qui les invite, et sont donc placés sur des «marchés» intellectuels beaucoup plus fermés que ceux, moins nationaux, des sciences de la nature.

Tableau n°4

*Répartition géographique des pays
dans lesquels les professeurs de la Sorbonne
ont enseigné pour la première fois selon la période
(les périodes sont les périodes de nomination).*

Pays d'enseignement	Lettres			Sciences		
	1879/1908	1909-39	Total	1879/1908	1909/39	Total
États-Unis	3	12	15	0	6	6
Grande-Bretagne	0	9	9	0	0	0
Suisse	1	6	7	0	0	0
Allemagne	0	0	0	2	0	2
Belgique	0	3	3	0	9	9
Tchécoslovaquie	0	3	3	1	0	1
Pays-Bas	0	1	1	0	2	2
Pologne	1	1	2	0	2	2
Espagne, Portugal	0	2	2	1	2	3
Danemark, Suède, Norvège	0	1	1	0	1	1
Roumanie	0	0	0	0	2	2
Grèce	0	2	2	0	0	0
Italie	0	2	2	0	0	0

Tableau n°4

Pays d'enseignement	Lettres			Sciences		
	1879/1908	1909/39	Total	1879/1908	1909/39	Total
Monaco	0	0	0	0	1	1
«Orient»	0	1	1	0	0	0
Amérique latine	0	4	4	0	4	4
URSS	0	0	0	0	1	1
Canada	0	1	1	0	1	1
Égypte	0	5	5	0	0	0
Total	5 sur 57 (8,7)	53 sur 107 (49,5)	58 sur 164 (35,3)	4 sur 44 (9,0)	31 sur 75 (41,3)	35 sur 119 (29,4)

Rôles sociaux : spécialistes et ambassadeurs

Ces tendances générales doivent être précisées à partir d'une analyse typologique plus fine des professeurs envoyés vers les destinations principales. Il faut déterminer quelles sont leurs caractéristiques spécifiques par rapport à la moyenne de leurs collègues et quels buts ils poursuivent en consentant à l'expatriation même temporaire : une reconnaissance de leur mérite ou une fonction particulière ? Le mécanisme de l'échange ou de l'invitation est toujours ambigu : il peut être un rapport d'institution à institution ou la reconnaissance d'une compétence hors pair au-delà des frontières. Les deux peuvent bien sûr se confondre mais, en général, il ne s'agit ni des mêmes universitaires, ni des mêmes destinations ou universités.

Les profils des professeurs invités aux États-Unis avant la Deuxième guerre mondiale peuvent être répartis entre ces deux sous-ensembles : les «spécialistes» d'un côté, les «ambassadeurs» de l'autre.

Les premiers relèvent de disciplines érudites et indépendantes de la culture propre aux deux pays : ce ne sont, en général, ni des francisants purs, ni des anglicistes ou des linguistes. Leurs spécialités sont plutôt la littérature comparée (Jean-Marie Carré), l'histoire médiévale ou l'histoire de l'art (Charles Diehl, Henri Focillon) voire la philologie (Charles Bruneau, Alfred Foucher) la géographie (Emmanuel de Martonne²⁸, Raoul Blanchard) et les sciences sociales (Maurice Halbwachs) ou de la nature (Louis Blaringhem, Maurice Caullery, Jules Drach, Jean Perrin). Les seconds, les ambassadeurs, en revanche relè-

28. La géographie est ici plutôt physique que humaine, l'organisation des disciplines aux États-Unis la liant à la géologie, à la différence du système français où elle est située à la Faculté des lettres (cf. le témoignage d'Emmanuel de Martonne, «L'enseignement géographique aux États-Unis», *Revue internationale de l'enseignement*, 1917, t. 71, pp. 422-33).

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

29. Cf. ses souvenirs, malheureusement assez allusifs, *Une vie parmi d'autres*, Paris, Conard, 1940. Il y cite avec fierté une lettre de Clemenceau qui voit en lui un ambassadeur spirituel de la France et signale que L. Liard avait songé à lui conférer des fonctions permanentes de ce type : « Vous qui allez porter la France aux rives lointaines, j'espère qu'à votre retour vous voudrez bien me l'expliquer. Il y a des jours où la matière appellerait des éclaircissements. Prêchez la bonne parole. Elle en a grand besoin. Et puis revenez-nous gaillard. Il n'y a pas assez de Français dans cet état d'esprit. » (p. 372) ; « M. Liard avait envisagé de m'employer officiellement à une fonction de ce genre, sachant bien que l'après-guerre comporterait une « diplomatie universitaire » à laquelle il ne serait pas mauvais d'être préparé » (*ibid.*).

vent tous des disciplines « littéraires » les plus classiques. On peut citer Georges Ascoli, Henri Chamard, Gustave Lanson pour les franciscans, Louis Cazamian, Charles Cestre, Bernard Faÿ, Émile Legouis, Fernand Baldensperger, pour les anglicistes. Les spécialistes ne se rendent pas toujours dans les universités dominantes (Columbia ou Harvard) qui, on l'a vu, ont noué des relations institutionnelles avec la Sorbonne. On les trouve aussi à Chicago, Yale, Stanford, Berkeley, Ann Arbor. Les ambassadeurs en revanche s'y rendent en priorité (en fonction de ces accords) et n'étendent leurs conférences aux universités moins anciennes qu'en liaison avec ce déplacement majeur. Ce qui distingue surtout les ambassadeurs des spécialistes c'est la fréquence de leurs voyages à l'étranger qui en font des truchements indispensables entre les pays. Fernand Baldensperger par exemple se déplace cinq fois aux États-Unis pendant sa carrière : en 1913, 1917-18, 1925, 1928 et 1932, indépendamment d'autres missions en Angleterre, en Scandinavie, Belgique, Hollande, Italie, Brésil ou de voyages privés²⁹. En dehors de ce courant institutionnel, les « ambassadeurs » comme les « spécialistes » ont souvent préalablement eu des contacts avec l'étranger avant même leur consécration parisienne pour des motifs soit scientifiques (études à l'étranger, missions de recherche) soit politiques (missions de propagande au moment de la guerre, par exemple, ou conférences pour l'Alliance française). Ce sont donc des semi-professionnels des relations internationales aux compétences linguistiques supérieures à la moyenne de leurs collègues, ce qui explique qu'ils acceptent ce rôle institutionnel plus facilement que les professeurs qui n'ont jamais quitté le territoire auparavant. Ainsi Jean-Marie Carré a-t-il été lecteur à Halle et pensionnaire à la maison de l'Institut de France à Londres, avant d'être désigné comme professeur d'échange à Columbia. Louis Cazamian a effectué une partie de ses études à Oxford, Charles Cestre et Bernard Faÿ, cas plus exceptionnels encore, à Harvard. Les « ambassadeurs » sont plutôt des professeurs qui s'adressent de préférence à un public large auquel ils présentent la culture générale au sens français plutôt que la science en train de se faire. Les conférences qu'ils prononcent ont donc toujours une double signification ; le thème apparent semble renvoyer à un cours d'enseignement supérieur qu'on pourrait prononcer aussi bien en France devant des étudiants débutants, mais il fait aussi allusion à une conjoncture idéologique plus particulière où se cris-

tallise un moment de la culture française métaphorique du moment présent et pouvant donc trouver un écho dans la culture locale.

Le cas de Charles Cestre qui a rédigé un rapport détaillé sur sa mission d'enseignement outre-Atlantique illustre ces vues d'ensemble³⁰. Sa mission se relie au contexte de l'entrée en guerre des États-Unis et des tournées de propagande préalables des professeurs français envoyés aux États-Unis pour préparer l'opinion américaine à l'alliance avec la France. Ce point étant acquis, il s'agit d'entretenir la flamme de l'amitié franco-américaine à travers, à la fois, des conférences dans le cadre de l'Alliance française destinées au plus large public et des enseignements discontinus ou continus dans les universités. Cestre fait alterner ainsi des cours de facture classique dans les grandes universités (notamment à Harvard où il est chargé de deux enseignements réguliers de quatre heures par semaine), et des conférences dans les établissements plus modestes et plus lointains où il s'agit surtout de célébrer la culture française. Les deux premiers cours s'intitulent respectivement : «Influence de la Révolution française sur la littérature anglaise» et «Les poètes romantiques anglais». Pour le second ensemble de ses interventions, Charles Cestre précise clairement ses buts :

«Parler des Universités françaises, décrire leur esprit et définir leurs méthodes, c'était encore faire connaître et aimer la France. Je n'ai pas manqué de le faire. J'ai cherché aussi à préparer les relations inter universitaires qui vont s'établir entre les deux pays après la guerre³¹.»

Lors des cérémonies du cinquantenaire de l'Université de Californie, auxquelles il est délégué officiellement par le ministère de l'Instruction publique, il note, avec satisfaction, la considération toute particulière dont il est entouré, étant, avec un professeur japonais, le seul envoyé d'un pays étranger mais surtout l'ambassadeur universitaire d'un allié privilégié³². Charles Cestre va être bientôt récompensé de ses efforts puisqu'un mécène américain fonde pour lui une conférence puis une chaire de civilisation américaine, ce qui lui permet d'accéder à la Sorbonne dès le lendemain de la guerre³³.

Les rapports de mission des «spécialistes», quand ils en rédigent, sont d'un tout autre type et rappellent ceux rédigés sur l'Allemagne des années 1880. Ils utilisent l'exemple américain pour souligner les insuffisances universitaires en France ou, inversement, pour proposer des

30. «Une mission aux États-Unis», *Revue internationale de l'enseignement*, t. 73, 1919, pp. 54-65 et 117-136.

31. *Op. cit.*, p. 122.

32. «Le protocole donna la préséance au représentant de la France» (*ibid.*, p. 129). Lors de la remise du diplôme de docteur *honoris causa* à Charles Cestre «le Président parla plus longuement et avec plus de chaleur que pour les autres» (p. 136).

33. Cestre est chargé de cours à la Sorbonne à partir du 5 septembre 1918, sa chaire est inaugurée en présence de l'ambassadeur des États-Unis le 25 janvier 1927 (cf. «Inauguration de la chaire de littérature et civilisation américaines à la Sorbonne», *Annales de l'Université de Paris*, 1927, vol. II, pp. 173-194). Le fondateur est Lee Khons citoyen de New York, homme d'affaires décédé entretemps.

DOSSIER

France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

34. Cette exception à la domination parisienne sur les échanges de professeurs s'explique par le fait qu'il connaît personnellement Charles Petit-Dutaillis, ancien recteur à Grenoble, responsable des échanges, et qu'en cette année 1916 où sévit la guerre sous-marine les volontaires prêts à affronter les dangers de l'océan ne sont pas légion. Sur Raoul Blanchard, cf. Philippe Veitl, «Un géographe engagé : Raoul Blanchard et Grenoble (1910-1930)», *Genèses*, 13, automne 1993, pp. 98-117.

35. Raoul Blanchard, *Je découvre l'Université*, Paris, Fayard, 1963, p. 192.

36. Cf. Harry W. Paul, *From Knowledge to Power, the Rise of the Science Empire in France (1860-1939)*, Cambridge, Cambridge U.P., 1987, chapitre 9. Cet auteur néglige, à tort me semble-t-il, l'expérience américaine des futurs fondateurs d'institutions nouvelles de recherche. Pourtant Emile Borel et Jean Perrin, deux des principaux animateurs de cette campagne en faveur de la recherche, ont fait le voyage outre-atlantique dès avant 1914. De même Maurice Caullery tire de son séjour à Harvard en 1916, un long rapport publié dans la *Revue internationale de l'enseignement* en 1917 (pp. 161-180 et 241-267) repris sous forme de livre la même année chez Colin (cf. Eva Telkes (éd.), *Maurice Caullery un biologiste au quotidien*, Lyon, PUL, 1993, pp. 159-192). La même utilisation de la référence américaine se retrouve en Allemagne pour la création de la Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft (cf. Kurt Düwell, „Die deutsch-amerikanischen Wissenschaftsbeziehungen im Spiegel der Kaiser-Wilhelm- und der Max-Planck-Gesellschaft“ in Rudolf Vierhaus et Bernhard vom Brocke (hg.), *Forschung im Spannungsfeld von Politik und Gesellschaft, Geschichte und Struktur des KWG-Max Planck Gesellschaft*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1990, notamment pp. 747-750).

domaines d'exportation intellectuelle où la France est en position de force. Emmanuel de Martonne note ainsi la place encore secondaire de la géographie outre-Atlantique mais remarque que les professeurs, par assimilation aux scientifiques, disposent de moyens de recherche et d'encadrement étudiant bien supérieurs à ceux de leurs homologues français. La même prise de conscience de la pauvreté française ressort des autres rapports ou souvenirs sur les États-Unis. Pour le géographe Raoul Blanchard, premier professeur d'une université de province envoyé à Harvard³⁴, le choc est rude :

«Le lendemain je fais connaissance avec les bâtiments universitaires et là aussi il y a de quoi réfléchir : ce vaste parc planté d'arbres superbes, dans lequel sont semées de grandes constructions de briques - ou de marbre - logis d'étudiants, amphithéâtres, laboratoires, enfin cette colossale bâtisse qui abrite la merveille des merveilles, la Widener Library, la plus belle bibliothèque du monde! Je pense avec confusion au maigre Palais de l'université de Grenoble avec sa bibliothèque rencognée dans une partie du premier étage. Enfin il faudra se faire à une supériorité matérielle si écrasante³⁵.»

Ce passage et bien d'autres analyses du même type ont hâté la prise de conscience de la supériorité de l'équipement scientifique américain. Ce sera l'une des sources de la campagne des scientifiques pour obtenir des financements différents des subventions traditionnelles, dont le point d'aboutissement est la création du CNRS ou de diverses fondations ou instituts³⁶. Ce discours savant, c'est-à-dire de savants défendant la science par sentiment de déclassement face à l'étranger, n'est pas toutefois aussi dominant qu'à la génération précédente car la majorité de ceux qui enseignent aux États-Unis sont des littéraires et ils préfèrent se donner la posture plus flatteuse du diplomate et de l'agent d'influence culturelle, arme géopolitique. Ce discours au surplus est plus facile à faire passer car il entretient les illusions des gouvernants sur la puissance retrouvée de la France.

L'autre thématique aboutit, elle, à une mise en accusation indirecte des politiques suivies en matière de personnel et de financement, perspective plus ardue à défendre en cette période de difficultés financières. Cette vision misérabiliste est celle de Martonne :

«Même dans les laboratoires de sciences naturelles, nous ne disposons pas d'un nombre de préparateurs correspondant à celui des élèves. Dans les laboratoires de géographie, cette insuffisance est encore plus marquée. Presque partout le pro-

fesseur doit tout faire. On a presque honte d'écrire que l'Institut de géographie de la Sorbonne est le seul qui ait un assistant, alors que le nombre des étudiants suivant les cours élémentaires est voisin de 100³⁷.»

Maurice Caullery, à partir d'observations similaires, esquisse une stratégie de conquête de l'opinion pour obtenir des fonds sur le modèle pratiqué par les États-Unis : utilisation du patriotisme local, arguments utilitaristes sur les applications sont les deux moyens proposés pour séduire les mécènes, qu'ils soient français ou américains³⁸. Il propose aussi, pour assurer une meilleure symbiose avec la société environnante, d'introduire des représentants des industries dans les conseils et d'y associer les sociétés d'amis de l'université. Enfin il critique l'individualisme excessif des professeurs français et souhaite que des clubs universitaires soient, comme aux États-Unis, des lieux de rencontre, d'échange et de naissance d'un esprit universitaire collectif³⁹.

L'écartèlement entre ces deux finalités possibles de l'enseignement à l'étranger est particulièrement accentué dans le cas des États-Unis, puissance qui se mue, dans l'intervalle, de disciple de l'Europe en nouveau modèle à imiter par les vieilles nations, tant en matière technique que scientifique. En revanche, et la prédilection déjà constatée pour ces destinations l'indiquait déjà, les professeurs parisiens concilient beaucoup mieux leurs deux vocations possibles quand ils se rendent dans les pays neufs qui voient en la France une sorte de marraine universitaire pour fonder leurs institutions universitaires. Ressortissent de ce cas de figure les missions d'enseignement d'Émile Bréhier, André Lalande, André Le Breton, Gustave Michaut, Philippe Sagnac, lors de la mise en place de la nouvelle université du Caire à partir de 1925⁴⁰. Il en va de même pour les missions d'enseignement en Amérique latine dont on a vu plus haut les prodromes. L'un des hommes-clés est Georges Dumas qui s'y rend chaque année ou presque dans les années 1920 pour y fonder un institut de l'Université de Paris auprès de chaque université locale. Le Brésil, l'Argentine, le Chili, le Vénézuëla, le Pérou, le Mexique, la Colombie créent ainsi, sur son initiative, des instituts français. Dans sa propre notice individuelle, il dresse en ces termes le bilan de son action :

«Tous les instituts ainsi fondés sont soutenus par des subventions privées, des subventions des universités, des subventions

37. E. de Martonne, *op. cit.*, p. 431.

38. M. Caullery, *op. cit.*, p. 267.

39. M. Caullery, *Les universités et la vie scientifique aux États-Unis*, Paris, A. Colin, 1917, notamment pp. 269-272. A son retour, Caullery tente d'intéresser divers mécènes et collègues à la création d'un club universitaire à Paris. Mais ce «Rapprochement universitaire» échouera piteusement une fois l'euphorie patriotique de l'union sacrée passée (cf. le témoignage de Caullery dans E. Telkes, *op. cit.*, pp. 194-96 et «Le Groupe du Rapprochement universitaire», *Revue internationale de l'enseignement*, 1917, t. 71, pp. 305-314).

40. Cf. notamment Archives nationales AJ 16* 4753, p. 237 et Pierre-Maxime Schuhl, «Nécrologie d'André Lalande», *Annuaire ENS*, 1965, p. 38.

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

des gouvernements intéressés auxquelles le ministère des Affaires étrangères ajoute les siennes.

Ils ont pour objet de faire venir de France, pendant les mois de juillet, août et septembre, qui sont des mois de travail dans les Universités de l'Amérique latine, des professeurs de notre enseignement supérieur et, d'autre part de présenter aux auditeurs parisiens, par des conférences faites à la Sorbonne, à la Faculté de médecine, à la Faculté de droit, etc., les meilleurs professeurs de l'Amérique latine.

Depuis 1920, date de la fondation du premier Institut, celui de l'Université de Paris à Buenos-Aires, 90 professeurs environ de l'enseignement supérieur de France ont professé dans les Universités de l'Amérique latine pendant nos mois d'été⁴¹.

Cette vogue de l'Amérique latine touche aussi bien l'ancienne génération, déjà installée dans des chaires (Gustave Fougères, Gustave Glotz, Henri Hauser, Fortunat Strowski, Lucien Febvre, chez les littéraires par exemple) que leurs cadets à la recherche d'un poste universitaire (on peut songer ici à Claude Lévi-Strauss⁴², Pierre Monbeig, Émile Coornaert et Fernand Braudel). Ceux-ci y trouvent les débouchés absents en France en ces années de crise ; au Brésil notamment manquent des enseignants qualifiés alors que le pays développe ses propres universités dans les années 1930. Les pays d'Amérique latine présentent un autre avantage sur les États-Unis pour les Français. En position dominée, leurs élites, de longue date acquises à la culture française, sont francophones⁴³, alors qu'en Amérique du Nord, l'absence de maîtrise de l'anglais de la plupart des professeurs français limite leur public potentiel, s'ils ne s'adressent pas à un auditoire de spécialistes⁴⁴.

Le poids du politique dans les orientations des échanges institutionnels, s'il n'est guère étonnant dans le climat diplomatique de l'époque, montre le biais de ces relations. Les invités comme les envoyés à l'étranger sont considérés principalement comme des ambassadeurs, de leur pays ou de la France. Des deux côtés, il s'agit de construire un espace culturel privilégié : affirmer la filiation avec l'une des cultures dominantes, assurer la permanence de l'universalisme français dans le monde. Ce tropisme culturaliste est cependant plus accentué, pour des raisons évidentes, en lettres qu'en sciences. L'analyse détaillée faite à propos des États-Unis marque que les rôles internationaux possibles des professeurs induisent une double fracture interne à la communauté universitaire. Fracture entre ceux qui participent aux échanges et

41. A. Guigue, *op. cit.*, p. 247.
G. Matthieu, *op. cit.*, Chapitre X et la liste des invités à Buenos Aires, pp. 216-17.

42. Cf. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, pp. 7-9 et 97 et C. Lévi-Strauss et D. Eribon, *De près, de loin*, Paris, O. Jacob, 1989, p. 32 ; G. Matthieu, *op. cit.*, p. 218.

43. Cf. Sergio Miceli, *Les intellectuels et le pouvoir au Brésil*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1983.

44. Lanson consacre de longs développements de son livre à la position précaire du français dans l'enseignement secondaire américain (*Trois mois d'enseignement aux États-Unis*, Paris, Hachette, 1912, pp. 217-242) et au manque de pratique même des Américains francophones : « J'ai été accueilli avec une cordialité charmante, dans toutes les villes où j'ai passé : combien y a-t-il de maisons américaines où l'on ait parlé français toute la soirée ? J'en puis, je crois compter deux, trois au plus. » (p. 225).

la majorité, trop âgée, mal armée linguistiquement ou incapable de s'adapter à un cadre non-français. Cette minorité sursélectionnée, même en croissance, est elle-même divisée entre savants et ambassadeurs, sauf quelques «vedettes» incarnant à la fois la norme scientifique et la France universelle (dont les meilleurs exemples pour cette époque seraient Henri Bergson, Marie Curie ou Paul Langevin). Celles-ci peuvent jouer sur les deux tableaux, faire pression sur les gouvernants pour obtenir des fonds au nom du retard de la science française et de leur aura internationale, solliciter également les bienfaiteurs étrangers prêts à apporter un tribut au «génie français». Mais, pour la majorité des envoyés à l'étranger, l'expérience accuse les oppositions d'orientation entre ceux qui cherchent à se maintenir dans une communauté scientifique sans frontières et ceux qui se mettent au service des intérêts nationaux, même si c'est au prix d'une régression vers la mondanité. Ainsi, en 1924, Paul Hazard se plaint au chargé d'affaires français à Santiago du Chili du décalage entre le niveau de ses étudiants chiliens et son propre statut de professeur à la Sorbonne :

«Ils exigent un professeur à la Sorbonne pour leur faire un cours d'École Normale d'instituteurs, me disait Hazard. C'est donc principalement par tout ce qu'un professeur fait en marge que son action peut s'exercer dans les milieux intellectuels et sociaux de ce pays et servir utilement notre pays⁴⁵.»

De même, relatant son expérience brésilienne de la fin des années 1930, C. Lévi-Strauss juge sans complaisance le rôle de pure vulgarisation que jouent les universitaires français, même si lui-même profitera de cette mission pour entamer un véritable travail scientifique :

«En ce sens, l'amour porté par l'Amérique à la France tenait en partie à une connivence secrète fondée sur la même inclination à consommer, et à faciliter aux autres la consommation, plutôt qu'à produire. Les grands noms qu'on vénérât là-bas : Pasteur, Curie, Durkheim appartenaient tous au passé, sans doute assez proche pour justifier un large crédit ; mais de ce crédit, nous ne servions plus l'intérêt qu'en une menue monnaie appréciée dans la mesure où une clientèle prodigue préférerait elle-même dépenser à investir. Nous lui épargnions seulement la fatigue de réaliser⁴⁶.»

Conclusion

Après s'être mis à l'école et à l'écoute de l'étranger, les universitaires français, en liaison avec la politique gouvernementale, n'ont eu de cesse de donner à leurs universités

45. Lettre du chargé d'affaires au Chili, du 26 août 1924, Archives du ministère des Affaires étrangères série B Chili n°17 cité in G. Matthieu, *op. cit.*, pp. 135-36.

46. *Tristes tropiques*, *op. cit.*, p. 97.

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

un rayonnement égal ou supérieur aux universités allemandes. La comparaison entre Berlin et la Sorbonne n'est pas défavorable à cette dernière. Si l'on ajoute la politique plus ouverte encore du Collège de France, la balance pencherait encore plus nettement en faveur des établissements de la montagne Sainte-Genève. L'image traditionnelle et exagérément pessimiste du système universitaire français comme monde clos ressort donc fortement retouchée dans un sens positif. Les professeurs de l'Université de Paris⁴⁷ ont, au cours de la période considérée été incontestablement aidés, mais c'est le paradoxe d'une époque dominée par le nationalisme, par la rivalité franco-allemande, moyen d'obtenir, des pouvoirs publics ou des mécènes, les facilités et les institutions nécessaires à cette entreprise. Leurs collègues et ennemis berlinois jouaient d'ailleurs le même jeu. La France, si elle l'a emporté militairement en 1918, le doit à sa stratégie diplomatique de construction d'une coalition plus forte que l'Allemagne. Dans cette perspective, l'envoi de représentants de «l'intelligence française», en particulier d'universitaires, n'a pas été négligée et fut d'autant plus efficace que ceux-ci acceptaient ces missions de représentation volontairement et sans arrière-pensée. Cette fonction d'ambassadeurs continue bien au-delà et mobilise l'énergie d'une part notable des professeurs de la Sorbonne de l'entre-deux-guerres dont certains deviennent de véritables spécialistes des relations universitaires internationales.

Moins favorables en revanche sont les conclusions tirées de la géographie des relations ainsi nouées avec l'étranger. Après s'être mis à l'école de l'Allemagne et s'être ouverts au Nouveau Monde avant 1914, les universitaires voyageurs ou à l'origine des invitations ont eu tendance à abuser de la position dominante née des rapports de force politiques sortis de la victoire de 1918. Les effets du syndrome du pré carré, de la sphère d'influence, voire de l'empire intellectuel francophone, qui reproduisent plus ou moins consciemment les modèles de relations internationales des autres sphères (économique ou politique) sont nettement perceptibles dans les échanges d'enseignants. Côté berlinois, la défaite, le boycott et l'encerclement poussent, comme après 1871 en France, à l'innovation (ouverture au grand large : Japon, Chine, Amérique latine), à un certain activisme non-conformiste (liens intenses, après Rapallo, avec la nouvelle Russie)

47. Auxquels il faudrait ajouter quelques rares professeurs de province partiellement traités ici.

ou à la création de nouvelles structures plus ou moins inspirées de l'étranger (Instituts à l'étranger, Harnack-Haus à Berlin-Dahlem)⁴⁸. Ainsi, à travers ces observations, dès la fin des années 1920, se dessine le nouveau paysage des échanges universitaires, avant même que la nouvelle donne politique internationale et les événements dramatiques des années 1930-40 n'accélèrent le processus de changement d'hégémonie intellectuelle entre les deux rives de l'Atlantique.

En terme de modèles universitaires, abstraction faite des contextes historiques spécifiques que l'on vient d'évoquer, on peut, à partir des conclusions, aussi bien louer que dénigrer le centralisme français : la concentration des ressources et des échanges au profit du petit groupe des professeurs de la Sorbonne et du Collège de France donne à l'enseignement supérieur parisien un pouvoir d'attraction sur l'étranger sans équivalent ailleurs. En contrepartie, il fait écran devant les jeunes générations éventuellement innovatrices qui enseignent encore en province. La division française entre chercheurs (sur le terrain) et ambassadeurs (dans les nations dominées ou privilégiées) est d'autant plus préjudiciable qu'elle recoupe des clivages de génération (jeunes/vieux), de disciplines (nouvelles disciplines/disciplines canoniques ou à forte connotation culturelle «française»), de stratégies de carrières (individus affranchis des servitudes du secondaire/professeurs arrivés tard dans le supérieur), de compétence (détention de capacités linguistiques rares/porteurs exclusifs du message francophone) et finalement de visibilité sociale : les gouvernants sont plus sensibles à des échanges internationaux dont les retombées politiques sont directes qu'à des échanges purement intellectuels aux effets impalpables à court terme.

Ainsi, ces relations des universitaires français au monde extérieur contribuent à diviser, plus qu'à unir les enseignants, en leur proposant deux identités possibles : représentants de leur discipline ou représentants de la nation, missionnaires de la science ou missionnaires de la France. Cette polarité, si elle rend problématique l'identité de la communauté universitaire, recèle néanmoins une vertu didactique pour ceux qui souhaitent dynamiser le système universitaire. L'expérience de l'étranger suggère aux novateurs, quand l'université est impossible, qu'il faut justement en sortir.

48. Cf. Erhard Moritz, „Zu den Auslandbeziehungen der Berliner Universität in der Zeit der Weimarer Republik“, in *Forschen und Wirken. Festschrift zur 150-Jahr-Feier der Humboldt-Universität zu Berlin 1810-1960*, Berlin (Est), VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1960, bd. 1, pp. 471-497 ; Horst Schützler, „Wissenschaftliche Beziehungen der Berliner Universität zur Sowjetunion in der Zeit der Weimarer Republik 1918 bis 1933“, in *Forschen und Wirken, op. cit.*, pp. 529-546 ; Peter-Christian Witt, „Die Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft in der Weimarer Republik“ in R. Vierhaus et B. vom Brocke (éd.), *Forschung im Spannungsfeld von Politik und Gesellschaft, op. cit.*, notamment pp. 326-29.

DOSSIER

*France – Allemagne
Transferts, voyages, transactions*

Christophe Charle
Ambassadeurs ou chercheurs ?

Note annexe sur les échantillons comparés

L'échantillon allemand qui sert de base à la comparaison est composé de 75 professeurs ordinaires des disciplines scientifiques et de 111 relevant des disciplines littéraires appartenant tous, du fait de l'absence de différenciation, à la Faculté de philosophie de l'Université de Berlin entre 1870 et 1933. N'ont été retenus que les professeurs qui ont enseigné une durée suffisante pendant la période considérée, afin de n'étudier que ceux pour qui Berlin est un objectif crucial et non une simple étape de carrière. Les sources utilisés sont, outre les dictionnaires imprimés et les nécrologies ou souvenirs, les renseignements fournis dans les archives de l'université Humboldt et dans les rapports annuels imprimés. L'échantillon parisien est constitué, lui, par les professeurs de la Faculté des lettres et de la Faculté des sciences nommés entre 1879 et 1939 dont la biographie figure dans les différents dictionnaires publiés et sur lesquels une enquête complémentaire a été faite pour leurs activités internationales (N = respectivement 164 et 119).